

CONSOLATION

Sunt lacrymæ rerum.
VIRGILE

Depuis hier tu t'achemines
Sur la voie étroite du ciel,
Et dans ta coupe, ah ! que de fiel !
Ta robe d'ange éparpille aux épines
Bien des lambeaux teints du sang de ton cœur,
Ton âme même a pesé la douleur !

Je sais tes deuils, tes peines mêmes...!
J'ai lu déjà dans ton œil noir
Qu'il ne brillait que d'un espoir...
Espère encor, chère, puisque tu m'aimes :
Pour les absents qui devancent leur tour
J'aurai pour toi triplé source d'amour.

Mais, avant tout, que la prière
Vienné souvent te consoler ;
Où : laisse tes larmes couler
Aux pieds bénis de la divine Mère.
Oh ! dis-lui donc tes craintes, tes regrets,
Divulgue aussi tes amoureux secrets.

Ne laisse pas dans ta grande âme
Pénétrer le vil désespoir,
Tout cœur, au divin Réservoir,
Doit s'abreuver d'un saint et pur dictame,
Car à la table où l'on mange à genoux,
Trempe de pleurs, le Pain est toujours doux !

Louis J. Belincau

M. URBAIN J. LEDOUX

Une des plus agréables surprises de ma vie a été celle que m'a causé la nomination de mon excellent ami Urbain J. Ledoux au consulat américain des Trois-Rivières. Je savais bien, cependant, qu'avec ses talents, son magnétisme personnel, sa fermeté et son audace presque sans limite, quoique réfléchi, M. Ledoux finirait par faire son chemin dans sa patrie d'adoption. En effet, aux États-Unis plus que partout



ailleurs, il faut bien l'avouer, l'on se fait un devoir de seconder les jeunes qui ont des capacités, qui ont foi en eux mêmes et veulent faire leur trouée dans le monde. Mais, qui aurait pu prévoir qu'il arriverait si vite, à vingt-trois ans, à un poste aussi important et assez rémunérateur, puisque le nouveau consul recevra un traitement de \$1,500, plus un millier de dollars d'honoraires. C'est le cas de dire qu'il a eu raison de ne pas douter de sa bonne étoile.

N'allez pas croire cependant qu'il n'a eu qu'à demander pour recevoir. La bataille a été rude, car il a fallu lutter contre des centaines de concurrents. Ses protecteurs, des politiciens aussi distingués que le sont les honorables Thomas B. Reed, M. Nelson

Dingley et les sénateurs Froye et Hale ont puissamment aidé notre jouteur à remporter la victoire.

Les influences considérables qu'il a pu mettre en jeu indiquent suffisamment, à notre avis, qu'on lui reconnaissait les qualités et les aptitudes requises pour remplir ses fonctions dignement. Il l'a prouvé, d'ailleurs, lorsqu'il a subi " devant la commission consulaire de Washington un examen de cinq heures qui lui fait le plus grand honneur."

J'ai laissé entendre plus haut que M. Ledoux n'était pas né aux États-Unis.

En effet, il est né le 13 août 1874, à Sainte-Hélène, P. Q., et il est le fils de M. Joseph Ledoux et de Octavie Thibert, je crois, dont les ancêtres prirent une part active dans la rébellion de 1837, fait qu'il aime à rappeler et qui donne peut-être l'explication de son amour de la lutte.

Toutefois, il ne demeura pas longtemps au pays, car ses parents partirent presque aussitôt après sa naissance pour aller demeurer dans l'Etat du Maine, autant que je me rappelle. Il a fait une partie de ses études au collège de Sainte-Marie de Monnoir, et il a pris ses degrés au collège Sainte-Marie de Van Buren, Me., en 1894. Depuis, il étudia la loi avec les honorables MM. C.-S. Hamilton et J.-O. Bradbury, et s'occupa activement de journalisme.

Pour terminer, tout en félicitant M. Ledoux sur sa nomination, qu'il me permette de lui souhaiter de ne pas s'arrêter en si beau chemin. Le plus jeune consul de la République voisine, en activité de service, doit espérer atteindre à de plus hautes fonctions encore.

Du reste, je crois que ce sont là ses intentions ; et il peut être assuré que ses nombreux amis suivront attentivement sa marche ascendante dans la magnifique carrière qu'il vient d'embrasser.

Dernier détail : M. Ledoux, qui a été nommé officiellement le 4 août dernier, a pris possession de son poste le 1er septembre dernier.

B. J. Masicotte

DÉSILLUSION !...

Qui dévoilera les tourments et les angoisses d'un cœur accablé sous le faix pesant de l'ennui ?

Quelle plume dépeindrait les sentiments cachés d'une âme qui s'est brisée à l'espérance, à l'amour ?

Hélas ! les replis du cœur humain sont si vastes, que nul peut-être n'en peut pénétrer les secrets.

Pourtant, quand je songe à la morosité qui m'obsède, à ce sentiment de tristesse et de mélancolie qui remplit mon être, je doute alors de la réalité de ce mystère.

Les nuages, qui tantôt comme un voile, flottaient vagues devant mes yeux, se dissipent peu à peu ; la clarté se fait et, me repliant sur moi-même, il me semble reconnaître dans les miennes, les vaines illusions du bonheur de la vie chez les autres.

Mais vous aussi, jeunes amis, à qui la vie semble de loin sourire, vous que le temps effleure lentement de son aile, vous comprendrez un jour ce mystère.

Vous reconnaîtrez, avec moi, que l'homme, dès sa naissance, porte écrit sur son front, en caractères indélébiles, les signes d'une lutte acharnée ici-bas.

Oh ! dites-le-moi, n'avez-vous jamais été sous l'empire de ce malaise torturant qu'on appelle ennui ?... Déjà, n'avez-vous pas éprouvé des contrariétés, des soucis, des déboires qui ont souvent, comme les fleurs sous l'orage, courbé votre jeune front ?...

N'avez-vous pas senti, en quittant vos parents, ou quelqu'un qui vous était cher, comme une parcelle de votre vie s'échapper de votre être ?...

Hélas ! que sera-ce donc plus tard, alors qu'au printemps de votre vie l'avenir vous souriait ; que le bonheur avec ses rêves les plus purs vous apparaissait ; que votre cœur, nourri d'une illusion féconde et de la sève embaumée de l'amour qui inondait votre âme, semblait fort pour l'épreuve, vous verrez subitement tout s'effondrer dans le néant et ne vous laisser que le triste souvenir de vos chimères envolées ?...

Désormais, pour vous, plus de charmes, plus de joies, plus de ces douces émotions qui vous rendaient cette misérable vie si agréable, et faisaient palpiter votre âme de tendresse et d'amour.

Le dégoût, cette lèpre qui infecte tout ce qu'elle touche, vous éloignera du commerce des hommes ; l'espérance même, seul adoucissement à nos maux ici-bas, n'éclairera plus votre cœur de son flambeau.

Une atmosphère de langueur et de détresse vous environnera ; des soucis sans nombre sillonneront votre front ; les angoisses, comme autant de vautours, déchireront votre sein bourrelé de regrets, et votre âme affligée du vide ne cherchera qu'à s'abîmer dans la profondeur même de sa douleur.

Où, ces déceptions d'un monde qui nous éblouit, ces chagrins amers que vous envisagez aujourd'hui d'un œil froid, vous les éprouverez plus tard.

Ah ! nature, pourquoi ne pas avoir pitié des pauvres mortels ?

Pourquoi souvent briser leur existence encore dans sa verdeur, et leur montrer le chemin de la vie si frais, si riant, quand il n'est en réalité bordé que de ronces et d'épines ?...

Pourquoi donc avoir déposé dans notre cœur le germe d'une légitime affection, quand tu veux en prendre le fruit au moment où nous allons le cueillir ?

Marâtre ! qu'avons-nous fait pour être ainsi condamnés comme autant de Tantales, à ne pouvoir approcher de nos lèvres desséchées le breuvage qui coule à nos pieds, et saisir de notre main le fruit d'un bonheur qui nous échappe ?...

Où, le poète a dit vrai :

La vie est un combat dont la palme est aux cieux ;

et chaque fois que je médite ces paroles, je sens un quelque chose qui rend la paix à mon âme brisée.

J'étudie ce champ de bataille, où plusieurs ont déjà succombé de désespoir à la lutte, et je m'appête à recevoir d'un air calme et résigné l'assaut commencé.

O vous, qui êtes peut-être venus ou viendrez bientôt dans l'arène, préparez-vous à ce rude combat dont la récompense est si belle.

Fortifiez vos jeunes cœurs ; qu'ils soient comme un rocher sur lequel fondront en vain les tempêtes de la vie, et vous ne tomberez pas, comme moi, brisés dans vos plus belles années !

Car, ne vous faites pas illusion, vous serez en butte à la douleur, aux déceptions amères de ce monde dont nous sentons si souvent les cruelles étreintes.

Vous succomberez aussi sans doute aux appas de ce serpent séducteur que recèlent des joies éphémères et des plaisirs trompeurs.

Mais pour vous rendre invincibles à la lutte et ne vous éprendre vainement de ce qui passe et ne laisse aucune trace après soi, méditez et ayez toujours devant les yeux ces paroles d'une vérité frappante :

" Le bonheur d'ici bas si l'on regarde bien
De loin semble briller, mais de près ce n'est rien."

PAUL IVRY.

LA LINOTTE

(LÉGENDE)

Un jour, saint Vincent, se promenant dans le pays Toulousain, traversait les vignes de la côte Saint-Michel. Comme il était fatigué, il pénétra au lieu dit " la Corré," dans la loge du vigneron qui avait négligé de fermer la porte, et il s'assit sur un escabeau.

La matinée, quoique printanière, étant un peu fraîche, notre saint fit flamber des sarments qui donnèrent bientôt une vive clarté et une excellente chaleur.

Emerveillé de cette belle lueur, un petit oiseau, qui chantait depuis quelques instants à l'extrémité d'un échelas, s'approcha du foyer en voltigeant et poussa la familiarité jusqu'à venir se percher sur le genou du saint.

—Qui es-tu, petit oiseau, dont la voix flûtée est si mélodieuse, et que me veux-tu ?

—Grand saint Vincent, depuis Noé je suis préposé